

ROUBAIX, UNE LUMIÈRE

**les
inRockuptibles**

Desplechin au plus près du réel

L'œuvre d'Arnaud Desplechin, sans doute la plus importante du cinéma français de ces trente dernières années, est comme un corps souffrant qui guérit de temps à autre. No offense : nulle insulte faite ici à sa galerie de films-monstres, viscéralement hétérogènes, hirsutes, striés de cicatrices, d'écorchures physiques et mentales, couverts comme le sont souvent leurs titres de ratures, de ponctuations sauvages, de parenthèses, portés par des héros eux-mêmes meurtris et outragés, bien qu'ils se tiennent toujours debout dans le tumulte ; mais une galerie où aussi apparaissent nécessairement ici et là des fulgurances de santé, de sérénité, de pureté, comme pour laver le corps endolori, reposer le malade. Fulgurances aperçues plus manifestement dans la partie la plus récente de son œuvre : ce fut Jimmy P. (2013), psychothérapie fifties filmée en anglais et en cravate courte dans les Grandes Plaines, claire comme de l'eau filant sur une roche ; ce fut aussi en partie la cure de jouvence de Trois Souvenirs de ma jeunesse (2015), parti boire à la fontaine du teen-movie. Mais Les Fantômes d'Ismaël (2017) allait revenir ensuite à la douleur et à cette forme de romanesque malade au principe agglutinant, irrégulier, tuméfié, comme métastasé, si chère et inhérente au cinéaste.

Le retour du refoulé

Et c'est peut-être contre ce retour du refoulé qu'est alors né Roubaix, une lumière, projet auquel semble présider une double volonté de la part de l'auteur : faire encore un film de soin, un Desplechin "qui va bien", centré sur un personnage plus médecin que malade (Roschdy Zem, commissaire arpétant la ville de Roubaix pour en panser les plaies) ; mais aussi aller plus loin dans le pas de côté en se donnant un rendez-vous avec autre chose que lui-même, marquer une cassure inédite avec ce qu'on considère comme son ADN.

Cette autre chose c'est le réel, puisque le film, qui suit un bouquet d'enquêtes à Roubaix dans la période de Noël, avant de se concentrer dans son second acte sur un cas particulier (l'assassinat d'une octogénaire par un couple de jeunes voisines), a une genèse documentaire : Roubaix, commissariat central de Mosco Boucault, téléfilm docu de 2008 vu par quelques chanceux et malheureusement invisible depuis (une édition DVD pourrait-elle corriger ça ?), et dont Desplechin a pour partie repris le verbatim, scrupuleusement, s'imposant de coller fidèlement aux faits et aux paroles dites dans un certain nombre de scènes clés (interrogatoires, reconstitution...).

Parti pris de démolage naturaliste, revendiqué comme un emprunt au Faux Coupable, le plus vertueux et donc le moins hitchcockien des films d'Hitchcock, calqué lui aussi sur le greffe d'un fait divers (on en retrouve la carceralité et quelques motifs comme le relevé d'empreintes), mais surtout parti pris plus que risqué pour un auteur d'habitude aussi attaché à la singularité de sa langue. Desplechin veut parler une langue qui existe, et si cela le fait jouer avec le feu dangereux du safari en milieu défavorisé (reproductions d'accents, fautes de français mâchonnées à contrecœur par une Léa Seydoux un peu à l'écart de son rôle...), il a à peine le temps de s'y brûler pour retrouver, de l'autre côté, son propre royaume.

Quiétude du mouvement et du héros

C'est le vertige et le paradoxe du film : le réel s'y impose d'abord violemment, mais il se réenvoûte de l'intérieur et se met inexplicablement à parler le Desplechin, à ressembler à un monde écrit par lui. En résulte un film d'une hybridité presque outrageuse : expérience presque théorique de jeu et d'écriture où deux vraies actrices connues jouent les mots de bien réelles filles perdues, face à de vrais et faux policiers en train d'en jouer d'autres, et jouent d'ailleurs au carré tant l'exercice de l'interrogatoire est déjà une partie de théâtre (le pas de deux du good cop/bad cop auquel on pense souvent dans la deuxième heure).

Mais ce qu'on retiendra surtout, c'est une quiétude. Quiétude du mouvement (une circulation délestée dans une ville et un présent, comme une coulée - bien loin des feuilletés de temps, de souvenirs et de vies parallèles dont l'auteur a l'usage), quiétude du héros : un Roschdy Zem en état de suspension, saint laïc arpétant la ville, flic franciscain sans famille ni sommeil, à la voix profonde et aux manières calmes, et tout de même bien sûr shérif au cuir dur - ce n'est pas pour rien si on le quitte à cheval, et si une si forte émotion remonte inexplicablement à ce moment. Cette émotion silencieuse, inexplicquée, émanée de personnages opaques, plus agissants que pensants, est d'un timbre assez inconnu dans l'œuvre de Desplechin. Et cette œuvre que la Cinémathèque projettera en intégralité à partir du 28 août, en sa présence, on ne l'avait pas sentie se déplacer aussi puissamment depuis bien longtemps. Vers où ?